

Essais, II, XIX : De la liberté de conscience

Michel de Montaigne

Il est ordinaire de voir les bonnes intentions, si elles sont conduites sans moderation, pousser les hommes à des effects tres-vitieux. En ce desbat par lequel la France est à présent agitée de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party, est sans doubte celuy, qui maintient et la religion et la police ancienne du pays. Entre les gens de bien toutes-fois qui le suyvent (car je ne parle point de ceux, qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suivre la faveur des Princes : mais de ceux qui le font par vray zele envers leur religion, et sainte affection à maintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceux-cy, dis-je, il s'en voit plusieurs que la passion pousse hors les bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des conseils injustes, violents, et encore temeraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commença de gagner autorité avec les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens ; dequoy les gens de lettre souffrent une merveilleuse perte. J'estime que ce desordre ait plus porté de nuisance aux lettres que tous les feux des barbares. Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing : car, quoy que l'Empereur Tacitus son parent, en eust peuplé par ordonnances expresses toutes les librairies¹ du monde, toutes-fois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceux qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses contraires à nostre creance. Ils ont aussi eu cecy, de prester aisément des louanges fauces, à tous les Empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceux qui nous estoyent adversaires, comme il est aisé à voir en l'Empereur Julian, surnommé l'Apostat.

C'estoit à la verité un tres-grand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vivement tainte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions : et, de vray, il n'est aucune sorte de vertu dequoy il n'ait laissé de tres-notables exemples. En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage) on lit de luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tres belles captives, il n'en voulut pas seulement voir une, estant en la fleur de son aage ; car il fut tué par les Parthes aagé de trente un an seulement. Quant à la justice, il prenoit luy-mesme la peine d'ouyr les parties ; et encore que par curiosité il s'informast à ceux qui se presentoient à luy de quelle religion ils estoient, toutes-fois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aucun contrepoix à la balance. Il fit luy mesme plusieurs bonnes loix, et retrancha une grande partie des subsides et impositions que levoyent ses predecesseurs.

Nous avons deux bons historiens tesmoins oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement en divers lieux de son histoire cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit

¹ Bibliothèques.

l'escole et interdit l'enseigner à tous les Rhetoriciens et Grammairiens Chrestiens, et dit qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensevelie soubs le silence. Il est vray-semblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non pourtant cruel ennemy ; car noz gens mesmes recitent de luy cette histoire, que se promenant un jour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, Evesque du lieu, osa bien l'appeller meschant traistre à Christ, et qu'il n'en fit autre chose, sauf luy respondre : « Va miserable, pleure la perte de tes yeux. » : À quoy l'Evesque encore repliqua : « Je rends graces à Jesus Christ, de m'avoir osté la veuë, pour ne voir ton visage impudent » ; affectant en cela, disent-ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peut pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dit avoir exercées contre nous. Il estoit (dit Eutropius, mon autre tesmoing) ennemy de la Chrestienté, mais sans toucher au sang.

Et pour revenir à sa justice, il n'est rien qu'on y puisse accuser que les rigueurs dequoy il usa, au commencement de son Empire, contre ceux qui avoyent suivy le party de Constantius, son predecesseur. Quant à sa sobriété, il vivoit tousjours un vivre soldatesque, et se nourrissoit en pleine paix comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre. La vigilance estoit telle en luy, qu'il departoit la nuit à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil ; le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armée et ses gardes, ou à estudier ; car, entre autres siennes rares qualitez, il estoit tres-excellent en toute sorte de literature. On dit d'Alexandre le grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensemens, et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin joignant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avec une boulette de cuivre, affin que, le dormir le surprenant, et relaschant les prises de ses doigts, cette boulette par le bruit de sa cheutte dans le bassin, le reveillast. Cettuy-cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empeschée de fumées par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de cet artifice. Quant à la suffisance militaire, il fut admirable en toutes les parties d'un grand Capitaine ; aussi fut-il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la pluspart, avec nous en France contre les Allemans et Francons. Nous n'avons guere memoire d'homme qui ait veu plus de hazards, ny qui ait plus souvent faict preuve de sa personne. Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas, car il fut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust fait, sans ce que le traict estant tranchant, il se couppa et affoiblit la main. Il demandoit incessamment qu'on le repportast en ce mesme estat en la meslée pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette bataille sans luy, tres courageusement, jusques à ce que la nuit separa les armées. Il devoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie, et les choses humaines. Il avoit ferme creance de l'eternité des ames.

En matiere de religion, il estoit vicieux par tout ; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre ; toutesfois cette opinion me semble plus vray-semblable, qu'il ne l'avoit jamais eüe à coeur, mais que pour l'obeïssance des loix il s'estoit feint jusques à ce qu'il tinst l'Empire en sa main. Il fut si superstitieux en la sienne que ceux mesmes qui en estoient de son temps, s'en mocquoient ; et disoit-on, s'il eust gagné la victoire contre les Parthes, qu'il eust fait tarir la race des boeufs au monde pour satisfaire à ses sacrifices. Il estoit aussi embabouyné de la science divinatrice, et donnoit autorité à toute façon de prognostics. Il dit entre autres choses, en mourant, qu'il sçavoit bon gré aux dieux et les remercioit dequoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprise, l'ayant de long temps adverty du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieux convenable aux personnes oysives et delicates, ny languissante, longue et douloureuse ; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires et en la fleur de sa gloire. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menassa en Gaule et depuis se representa à luy en Perse sur le point de sa mort.

///Ce langage qu'on luy fait tenir, quand il se sentit frappé : « Tu as vaincu, Nazareen », ou, comme d'autres : « Contente toy, Nazareen », n'eust esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui estants presens en l'armée, ont remarqué jusques aux moindres mouvements et parolles de sa fin, non plus que certains autres miracles qu'on y attache.

/Et pour venir au propos de mon theme , il couvoit, dit Marcellinus, de long temps en son coeur, le paganisme ; mais par ce que toute son armée estoit de Chrestiens, il ne l'osoit descouvrir. En fin,

quand il se vit assez fort pour oser publier sa volonté, il fit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par tous moyens de mettre sus² l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré en Constantinople le peuple descousu³ avec les Prelats de l'Eglise Chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au Palais, les admonesta instamment d'assoupir ces dissensions civiles, et que chacun sans empeschement et sans crainte servist à la religion. Ce qu'il sollicitoit avec grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence ; ayant essayé par la cruauté d'aucuns Chrestiens qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme que l'homme.

Voyla ses mots à peu pres : en quoy cela est digne de consideration, que l'Empereur Julian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience, que noz Roys viennent d'employer pour l'estaindre. On peut dire d'un costé, que de lascher la bride aux pars d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division, c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barriere ny coërcition des loix qui bride et empesche sa course. Mais d'autre costé, on diroit aussi que de lascher la bride aux pars d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité, et par l'aisance, et que c'est esmousser l'eguillon qui s'affine par la rareté, la nouvelleté, et la difficulté. Et si, croy mieux, pour l'honneur de la devotion de noz Roys, c'est que, n'ayans peu ce qu'ils vouloient, ils ont fait semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

² Établir.

³ Divisé.

Fiche wikipédia, introduction

Michel Eyquem de Montaigne, seigneur de Montaigne, né le 28 février 1533 et mort le 13 septembre 1592 au château de Saint-Michel-de-Montaigne (Dordogne), est selon les traditions universitaires soit un philosophe, humaniste et moraliste de la Renaissance, soit un écrivain érudit, précurseur et fondateur des « sciences humaines et historiques » en langue française.

Enfant puis adolescent éduqué par son père Pierre dans la ferveur humaniste, polyglotte, le jeune Michel Eyquem se mue en étudiant batailleur et aventurier menant une vie itinérante parfois dissolue. Devenu pleinement adulte, homme à la santé allègre, de caractère bouillonnant, mais toujours avide lecteur, il entame en 1554 à la cour des aides de Périgueux un cursus professionnel au sein de la magistrature de la province de Guyenne qui le mène en 1556 au parlement de Bordeaux occuper un poste de conseiller pendant 13 ans. Pendant cinq ans, il noue une progressive et solide amitié avec un aîné conseiller, Étienne de La Boétie. La mort de ce dernier en août 1563 le bouleversa, tout en lui donnant l'occasion de concrétiser ses idées stoïques. Versé à la chambre des enquêtes, il y devient un diplomate de premier niveau, chrétien sincère contre les ligueurs et fidèle au roi de France, promu après sa retraite en octobre 1571 en gentilhomme de la chambre du Roi, avec le titre de chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

À la mort de son père en juin 1568, Michel hérite de la terre et du titre de « seigneur de Montaigne », et désormais riche, peut se défaire de sa charge de magistrat diplomate en juillet 1570 et se consacrer à l'écriture et à l'édition. Cet art de l'otium ne l'empêche pas de prendre une part active à la vie politique en Aquitaine, devenant par deux fois maire de Bordeaux de 1581 à 1585, et même de devenir un des négociateurs clés entre le maréchal de Matignon, lieutenant du Roi pour la Guyenne et Henri de Navarre, le jeune chef bourbon du parti protestant et royal suivant l'engagement réformé rigoureux de sa mère, Jeanne d'Albret.

Probablement dès la fin mars 1578, il constate qu'il est victime de petits calculs urinaires, et en 18 mois, la gravelle, maladie responsable de la mort de son père, s'aggrave et s'installe durablement. Désormais le plus souvent souffrant ou maladif, il cherche à hâter ses écrits et à combler ses curiosités : il essaie ainsi de guérir en voyageant vers des lieux de cure, puis voyage vers les contrées qui l'ont fasciné durant sa jeunesse.

Les Essais entrepris en 1572 et constamment continués et remaniés jusqu'aux derniers mois avant sa mort sont une œuvre singulière tolérée par les autorités puis mise à l'Index par le Saint-Office en 1676. Ils ont nourri la réflexion des plus grands auteurs en France et en Europe, de Shakespeare à Pascal et Descartes, de Nietzsche et Proust à Heidegger.

Le projet de se peindre soi-même pour instruire le lecteur semble original, si l'on ignore les Confessions de saint Augustin : « Je n'ai d'autre objet que de me peindre moi-même. » (cf. introspection) ; « Ce ne sont pas mes actes que je décris, c'est moi, c'est mon essence. » Saint Augustin dans ses Confessions retraçait l'itinéraire d'une âme passée des erreurs de la jeunesse à la dévotion au Dieu de Jésus-Christ dont il aurait eu la révélation lors d'un séjour à Milan. Jean-Jacques Rousseau cherchera à se justifier devant ses contemporains. Stendhal cultive l'égotisme. À la différence de ces trois-là, Montaigne développe l'ambition de « se faire connaître à ses amis et parents » : celle d'explorer le psychisme humain, de décrire la forme de la condition humaine.

S'il proclame que son livre « ne sert à rien » (Au lecteur), — parce qu'il se distingue des traités de morale autorisés par la Sorbonne —, Montaigne souligne quand même que quiconque le lira pourra tirer profit de son expérience. Appréciée par les contemporains, la sagesse des Essais s'étend hors des barrières du dogmatisme, et peut en effet profiter à tous, car : « Chaque homme porte la forme entière, de l'humaine condition. »

Le bonheur du sage consiste à aimer la vie et à la goûter pleinement : « C'est une perfection absolue et pour ainsi dire divine que de savoir jouir loyalement de son être. »